

blier, il passe un grand couteau dans sa ceinture, puis tout à coup s'écrie :

—Et le bonnet de coton ! je n'ai pas de bonnet de coton ; un cuisinier sans bonnet de coton, c'est un gendarme sans bufflétories ; courons-en chercher un... le père Flanquet en porte toujours, il doit en avoir de rechange.

Lundi-Gras se fait donner un bonnet de coton et ordonne au jardinier d'ôter le sien et de mettre sur sa tête une casquette qu'il recouvre en papier blanc, parce que le cuisinier en veut pas que son aide soit coiffé comme lui. On se rend à la cuisine. Lundi-Gras permet à Nanon de venir allumer tous les fourneaux et de faire un grand feu dans la cheminée. Pendant que les fourneaux s'allument et que le père Flanquet épluche des légumes, le nouveau cuisinier se promène toujours dans la cuisine en se disant :

—Par où vais-je commencer !... je n'ai que l'embarras du choix... Et d'abord combien leur ferai-je de plats ? Trois rôtis... une oie et deux canards, un lopin en gibelotte, une matelote carpe et anguille, légumes de saison, asperges, petits pois... Pour dessert... un flan aux oignons ! c'est ça qu'est bon... Père Flanquet, avez-vous des fruits ?

—Les cerises commencent à donner, et les fraises...

—Vous me donnerez de tout cela... Avez-vous du fromage à la crème ?...

—Nanon a du lait, et du fameux ! c'est de notre vache.

—Très-bien, nous en ferons de la crème.

—Comment ça ?... c'est trop clair.

—En mettant de la farine dedans, ça deviendra épais.

—Faut-il plumer l'oie et les canards ?

—Quelle question ? Est-ce que vous avez jamais vu manger une oie avec ses plumes ? C'est comme si vous me demandiez s'il faut dépouiller un lapin de sa peau.

—J'ai cru que les plumes de l'oie se brûlaient sur la bête en rôtissant.

—Il est bien certain qu'au feu les plumes disparaissent... Au fait... je crois que vous avez raison, c'est une idée, ça ! C'est pas la peine de plumer ces volatiles. Nous les mettrons à la broche tels qu'ils sont. Nous les retournerons souvent, et naturellement les plumes seront bientôt brûlées... Ça nous épargne une besogne inutile ! Et dire que Martine n'a pas pensé à cela !... Ces fameux cordons bleus, ça ne pense pas à tout ! Je lui communiquerai mon idée, je gage qu'à l'avenir elle ne plumera jamais ses volatiles. Ah ! bigre ! et le potage auquel je ne pensais pas !... Quel potage vais-je leur fabriquer ?

—Une bonne soupe aux choux, dit le jardinier, c'est ça qui est du nanan !

A Continuer.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 4 Août 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous ; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent. Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

PROCLAMATION.

Avis à la population de Québec concernant le manque d'eau potable.

Depuis qu'il fait chaud, qu'on sue et qu'on pue, l'ingénieur de l'aqueduc de la ville de Québec remarque que les habitants font une consommation tellement immodérée de l'eau qu'on n'en trouve même plus pour se rincer la bouche.

En conséquence il a convoqué tous les ingénieurs de la Puissance, lesquels, après de longues études, ont déclaré que s'il n'y a plus d'eau c'est qu'on en manque.

Pour les remercier de cette découverte, l'ingénieur de l'aqueduc les a tous fait décorer et en attendant que l'eau revienne, il prie les habitants de ne plus en consommer.

Il y en a beaucoup qui laissent couler leur robinet toute la journée ; il faut arrêter cet écoulement.

D'autres ont l'audace de se laver les pieds et de jeter l'eau ensuite, comme si elle ne pouvait pas servir à faire la soupe.

Tout cela ne serait encore rien si beaucoup de personnes ne lavaient pas leur boutique tous les matins en employant pour cela plus d'eau que n'en useraient deux ménages.

L'ingénieur de l'aqueduc espère donc que cette proclamation suffira pour rappeler à la population de Québec qu'on peut parfaitement vivre sans se débarbouiller.

Ce n'est qu'un moment à passer, en ne se servant plus d'eau il y en aura assez pour tout le

monde.

(signé)

L'INGENIEUR.

Québec le 1er août 1883.

* * *

Vive les québécois pour nous donner des dépêches à sensation. Samedi dernier le *Herald* de Montréal publiait un télégramme de Québec mandant que l'on avait nettoyé les latrines de la citadelle à l'occasion de l'arrivée de Son Altesse Royale la Princesse Louise.

En lisant ce paragraphe la princesse à du être enchantée.

L'écrivain a oublié de nous donner des détails sur la manière dont le travail a été accompli. Il aurait dû nous dire que la *moppe* avait été passée sur les murailles afin d'y effacer les signes de ponctuation laissés par des visiteurs négligents.

Nous espérons que Son Altesse Royale, pendant son séjour à la citadelle n'éprouvera jamais de contrariété au lieu d'aisance.

FAUT S'EXPLIQUER.

L'avocat X..., dont les deux jambes ont la même harmonie qu'un vers hexamètre et pentamètre, autrement dit en canayon, c'est un homme qui a une des branches de son compas plus courte que l'autre. Il est connu à Montréal sous le nom de X... la Patte de fer.

Il y a quelques semaines il est allé faire un pèlerinage à une place où il a une source miraculeuse pour obtenir la guérison de son infirmité.

Il a plongé ses pieds dans la source en disant : Bonne Sainte Vierge, faites que j'aie les deux pieds semblables.

Il s'est retiré les pieds et à sa grande surprise, il a constaté qu'il avait deux pattes de fer.

Ces avocats, voyez vous, ça ne s'explique jamais comme il faut.

* * *

M. Galipeau boude le Club Leltelier.

Depuis plusieurs semaines il n'assiste plus aux séances de la société.

Pourquoi ?

M. Galipeau dit qu'il imite Robespierre qui a passé quarante jours sans faire acte de présence au Club des Jacobins.

Après l'expiration des quarante jours il prendra une part active aux discussions du Club.

On nous écrit de Berthier :

Notre village a été plongé dans un terrible émoi la semaine dernière par la rencontre entre MM. F. O. L... et L. D. avec un rat. Choses incroyables, c'est le Rat qui a eu le dessus.

Dire que deux hommes ne peuvent pas battre un rat !

LA BALLE DE PIERROT.

Elle était pourtant bien charmante, la petite église d'A..., toute modeste et paisible dans le coin

de banlieue parisienne où les mille bruits odieux de la grande ville ne venaient point troubler son recueillement. Et gaie, avec cela, dorée par le soleil et blottie dans une touffe d'arbres qui lui faisait comme un nid de verdure, et dont une bande de pierrots familiers secouaient les feuilles du matin au soir, avec un babillage étourdissant, sautant des branches sur le toit couvert d'humbles tuiles moussues, se risquant même parfois, sans vergogne, dans la pieuse maison, par les fenêtres ouvertes, et ne se gênant pas pour jouer aux quatre coins sous la voûte blanchie à la chaux.

Le petit Pierre était un gamin de dix ans, tout blond, avec deux yeux rieurs, un nez sans cesse au vent, et une perruque bouclée qui lui dansait continuellement autour des joues. Car il était difficile, pour ne pas dire impossible, de voir Pierrot autrement que les deux pieds en l'air. Il n'y avait guère qu'un moment moment dans la journée où on pouvait le le surprendre dans la posture d'une personne naturelle. C'était l'heure où il servait la messe.

Pierrot servait la messe. Comment ? Ma foi, fort bien. L'abbé Grégoire, l'avait admirablement dressé à cet exercice. Et certes, aucun enfant de chœur, même des grandes églises de Paris, ne s'entendait mieux que Pierrot à secouer la sonnette, à balancer l'encensoir et à faire devant l'autel de belles genuflexions : le tout aux bons endroits et sans se tromper d'une seconde, suivant syllabe par syllabe les mots latins qu'il savait par cœur sans en comprendre un seul, si ce n'est le dernier : *Amen*, qu'il traduisait à sa façon. *Amen*, cela voulait dire : Vive la toupie ! ou : Vive la marelle ! ou Vive la balle ! selon la saison.

La vraie passion de Pierrot, c'était la balle. Pierrot appréciait toutes ces joies, et s'était mis en quête du lieu le plus le propre à les lui faire goûter. Or il avait découvert que ce lieu était l'église.

L'église ? Parfaitement. Pierrot avait cette tranquille audace de jouer à la balle dans le saint lieu. Il n'y entrait pas grand monde pendant la journée, dans la petite église d'A... et si par hasard quelque vieille dévote avait la fantaisie d'y venir faire un tour, Pierrot, averti par le grincement de la porte, en était quitte pour rattraper sa balle au vol d'une main prestee, l'enfourer dans sa poche, et regagner la sacristie d'un pas discret, avec l'air innocent d'un chérubin en culotte.

Aussi, dès que l'abbé Grégoire, avant revêtu sa soutane neuve, était sorti du prosbytère pour aller faire quelques visites à ses ouailles, Pierrot, qui le guettait, le suivait de l'œil jusqu'au tournant de la rue, et dès qu'il avait vu son dos noir et ses cheveux blancs disparaître, il se faufilait dans l'église, où la fête commençait. La balle allait, venait, sautait, volait, bondissait, décrivant en l'air de mirifiques paraboles, qui, pour n'avoir rien de biblique, n'en semblaient pas moins admira-

bles aux yeux éblouies de Pierrot. C'était une pure extase.

Un jour que l'abbé Grégoire avait oublié sa tabatière sur la table de la sacristie, il ouvrit la porte de l'église, et trouva Pierrot en train de retirer la balle du bénitier où elle était tombée.

—Qu'est-ce que tu fais-là, polisson ? fit-il d'un ton stupéfait ?

Pierrot s'était retourné, rouge comme une tomate.

—Je... je... balbutia-t-il... je lavais ma balle ! finit-il par dire, n'ayant rien trouvé de mieux.

—Dans l'eau bénite ! petit malheureux ! Tu lavais ta balle dans l'eau bénite ! s'écria l'abbé Grégoire suffoqué. Mais tu veux donc te faire damner ?

Pierrot, les yeux à terre, suçait son index sans souffler mot.

—Donne-la moi, ta balle ! fit l'abbé, au bout d'un instant.

Pierrot, médusé, lui tendit l'objet d'une main tremblante.

—Je te la confisque, reprit l'abbé d'une voix sévère. Et que je ne t'y rattrape plus !

Pierrot resta sur place, les yeux gonflés de larmes. Quand l'abbé Grégoire eut disparu, il éclata en sanglots.

Sa balle confisquée !... C'était justement une superbe balle toute neuve, peinte de rouge et de bleu, qu'il avait achetée la veille huit sous, le fruit de deux mois d'économie ! Quel désastre ! C'était à s'arracher les cheveux de désespoir... Et, de fait, l'infortuné Pierrot enfouit ses deux mains dans ses boucles blondes. S'il n'en arracha pas une poignée, ce fut parce qu'il réfléchit soudain qu'il se ferait très mal et n'en serait pas plus avancé.

Pierrot passa une nuit déplorable. Il rêva de sa balle et lutta furieusement contre des hommes noirs qui voulaient la lui arracher. Quand il se réveilla, il y pensait encore, et sa première idée fut de savoir comment il s'y prendrait pour la ravoir.

Le moyen le plus simple était de la demander à l'abbé Grégoire. C'est ce que fit Pierrot en arrivant à la sacristie.

—M. l'abbé, supplia-t-il d'un ton larmoyant, rendez-moi ma balle !

—Pour que tu recommences à la laver dans le bénitier ? amais ! répondit l'abbé.

Pierrot sentit son cœur se gonfler d'un désespoir immense. Il refoula pourtant son chagrin, en gamin stoïque, car le devoir le réclamait. L'heure de la messe allait sonner, et c'était justement un dimanche. Il fallait se bien tenir.

L'abbé ouvrit la porte de la sacristie et se dirigea vers l'autel, suivi du lamentable Pierrot. La petite église était pleine de monde. Mais Pierrot, ordinairement curieux, ne regarda seulement pas l'assistance, absorbé qu'il était par sa douleur.

L'office commença.

C'était le moment de l'offertoire.

Dans sa main gauche, l'abbé tenait le calice, et il tendait la droite pour que Pierrot lui remit la burette contenant le vin.